

MALAPARTE ET L'ATTRAIT CONTRASTÉ DE LA FRANCE

À la fin des années 1940, le chroniqueur littéraire et écrivain Max-Pol Fouchet signait régulièrement des comptes rendus de lecture dans *Carrefour*, hebdomadaire de droite. C'était l'époque du dernier séjour parisien de Malaparte, de l'ultime étape française de l'auteur toscan.

Malaparte était sans doute estimé de la rédaction de ce périodique puisque, à la fin de 1947 et au début de 1948, *La Peau* y parut en feuilleton. Le 18 février 1948, le journal ouvrit d'ailleurs ses colonnes au romancier pour lui permettre une nouvelle fois de protester de son amour pour la France : il répondit aux critiques d'un rédacteur d'*Une semaine dans le monde* qui l'accusait de ne pas avoir totalement délaissé ses sympathies fascistes. Toutefois, l'intérêt que *Carrefour* portait à Malaparte n'était pas exempt d'équivoques. Voici deux extraits des articles de Max-Pol Fouchet dans cette revue. Le premier date du 30 juin 1948. Il est intitulé « L'ouvrier et le militaire », et se rapporte à *La Volga naît en Europe*¹. Après quelques louanges fines et argumentées à propos de la qualité du texte, on trouve cette remarque aigrelette :

La bonne conduite, chez Malaparte, c'est d'arriver où il veut : toujours à Malaparte.

¹ *Il Volga nasce in Europa*, Milano, Bompiani, 1943. Traduit par Juliette Bertrand, Paris, Domat, 1943. Il s'agit d'un recueil de correspondances de guerre envoyées du front oriental.

Plus loin, le critique glisse encore :

[Malaparte] fut le témoin — lyrique ô combien ! — de deux épisodes décisifs de la lutte de l'Allemagne de Hitler contre la Russie de Staline. Aussi le témoin — mais le spectacle n'en vaut-il pas la peine ? — de Curzio Malaparte.

Le second article date du 26 octobre 1949, à la veille du retour de l'écrivain en Italie. Il s'agit d'un compte rendu de *La Peau*. Le roman venait de paraître, en volume cette fois, chez Denoël (dans une traduction de René Novella). Max-Pol Fouchet ne manque pas de souligner à nouveau les qualités littéraires du texte et de son auteur. Pourtant, les premières et les dernières lignes de la recension ne sont pas d'une extrême tendresse à l'égard du romancier :

Voici donc *La Peau* de M. Malaparte. Autrement dit : voici M. Malaparte en personne. M. Malaparte d'abord. M. Malaparte encore et toujours. Vous êtes avertis. Et libre à vous de lui accorder audience, ou d'opposer une fin de non-recevoir à ses paroles (...).

Malaparte voit la peau, pas assez l'esprit. Il a vu le mal vivant. Mais pas assez que ce mal, pour reprendre la pensée claudelienne, vient toujours réveiller le bien qui était mort. C'est, en définitive, manquer à l'Europe, car elle n'est autre que cette alternance, cette dialectique de lésine et de générosité, de décadence et de grandeur, cette face sans cesse outragée, sans cesse resplendissante, notre orgueil.

Ces quelques mots d'un collaborateur de *Carrefour* montrent assez la place ambiguë qu'occupait Malaparte sur la scène culturelle française à l'issue de la Seconde Guerre mondiale : un même journal pouvait à la fois ouvrir largement ses colonnes à l'écrivain et accepter qu'un de ses chroniqueurs s'en prenne à lui en termes à peine voilés. Il est vrai que la période était aux règlements de comptes, et que les intellectuels soupçonnés d'avoir été proches du nazisme, du vichysme, et du fascisme avaient quelques soucis à se faire. Pourtant Malaparte (certes après avoir été l'un des théoriciens du fascisme) avait été condamné à la relégation par Mussolini. Plus tard, il avait revêtu l'uniforme des troupes alliées, en tant qu'officier de liaison. Mais il ne pouvait pas, même dans les colonnes d'une publication essentiellement anticommuniste et antisoviétique, échapper aux critiques sournoises².

² Et pas seulement de la part de Max-Pol Fouchet, puisque, dans un article du 2 février 1949, toujours dans le même hebdomadaire, René Barjavel avait lui aussi décoché quelques flèches

Défense de l'identité française

Curzio Malaparte est un écrivain surprenant et fascinant, un idéologue au parcours sinueux, un personnage extravagant, un histrion de la littérature et de la politique.

Toutefois, s'il est une constante chez lui, c'est certainement son attrait pour la France : ou plutôt, le charme qu'exerça sur lui une certaine représentation qu'il avait de ce pays. Ce charme et cette représentation ne furent pas dénués de critiques de sa part, comme on le verra ; mais ils furent si forts que c'est naturellement en France qu'il décida d'aller se réfugier à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Il y séjourna d'août 1947 à novembre 1949.

Ce n'était pas la première fois qu'il y venait. Ses premiers pas sur le sol français, il les fit en 1914 (il avait alors seize ans), lorsqu'il décida de quitter la Toscane, ses parents nourriciers (les Baldi), ses cours à l'institut Cicognini de Prato, pour franchir la frontière à Vintimille et s'enrôler dans la Légion italienne de Peppino Garibaldi. En raison de son jeune âge, il ne resta pas longtemps dans le camp d'entraînement d'Avignon : suffisamment toutefois pour que ses souvenirs de jeune engagé volontaire restent consignés dans un récit du recueil *La Tête en fuite*³ intitulé *Pétrarque en chemise rouge*.

À l'époque, il ne s'appelait pas Malaparte, mais Suckert. Il n'était ni italien ni catholique, puisque son père était allemand⁴. Pour prendre part à la guerre en 1915, il lui fallut donc s'enrôler à nouveau, cette fois-ci dans l'armée italienne. Il partit pour le front autrichien, puis, vers la fin du conflit, se retrouva en France, aux environs de Reims, incorporé dans les troupes transalpines qui combattaient sur le front allemand. Il fut d'ailleurs sérieusement blessé. Plus tard, il resta en pays francophone, en Wallonie, toujours à la suite des mêmes détachements italiens : certaines de ses nouvelles, notamment *La Madeleine de Carlsbourg*⁵, se situent précisément à cette époque de l'occupation de la Belgique. Enfin, après avoir été reçu à un concours du ministère italien des Affaires étrangères, il participa brièvement aux travaux de la Conférence de la Paix. De cette première

assassines à l'occasion de la création de *Das Kapital*, la seconde pièce que Malaparte présentait au public parisien.

³ *Fughe in prigione*, Firenze, Vallecchi, 1936. Traduit par Georges Piroué, Paris, Denoël, 1961.

⁴ Technicien en teinturerie, son père s'était installé à Prato.

⁵ In *Sodoma e Gomorra*, Milan, Treves, 1931. Traduit par René Novella, Paris, Denoël, 1959 (*Sodome et Gomorrhe*).

expérience, il retira une certaine nostalgie de l'hexagone, de ses soldats et des ses habitants. Au fond, son image de la France à cette époque est un peu comparable à celle de Péguy : celle d'une terre chrétienne, mais d'un christianisme distant de celui de Rome ; d'une vieille nation indépendante et frondeuse, foncièrement éprise de sa souveraineté. Cette perception sera d'ailleurs ambivalente : l'écrivain y puisera tour à tour son admiration et sa réprobation à l'égard de ce pays. Il saluera l'identité française, tout en se montrant agacé, comme on le verra, par ce qu'il considère comme un reniement des racines latines.

Cette perception sera aussi à l'origine de sa désillusion lors de son ultime séjour parisien. Dans son *Journal d'un étranger à Paris*⁶, paru dix ans après sa mort, on peut lire par exemple des propos désabusés comme ceux-ci, datés du 4 septembre 1947 :

Les jeunes filles [de Paris] sont à peine maquillées, leurs robes trop courtes, leurs sandales de quatre sous, leurs cheveux humides de sueur ; les garçons en chandail, des espadrilles aux pieds, le menton aigu, les yeux légèrement bridés, les lèvres minces. Il y a dans cette foule beaucoup d'hommes entre quarante et cinquante ans, ce sont les soldats de l'autre guerre, ce type de Français que j'aime le plus. Toujours la France de 1914 qui me hante, qui est la mienne. Ils ont un visage tout différent de celui des générations plus jeunes, d'entre les deux guerres. Que le peuple français est donc changé ! Les hommes de ma génération ont le visage à la fois plus dur et plus pathétique, les traits plus virils, le regard plus enfantin, et je ne sais quoi de plus ancien, de las, de décidé, de sévère, des visages français du temps où la différence entre la France et l'Europe était bien plus profonde qu'aujourd'hui, du temps où la France était davantage France et moins Europe ; où elle était la France.

Ce type de considérations revient régulièrement sous sa plume, que ce soit dans son *Journal* ou dans *Il y a quelque chose de pourri*⁷, ce texte inachevé qu'il considérait comme la suite de *Kaputt* et de *La Peau*. Ce qui intéresse et fascine Malaparte dans le modèle français, c'est ce qu'il ressent comme le profond enracinement d'un peuple à une terre ; c'est l'unité historique ; c'est l'aptitude des Français — en tout cas ceux de sa guerre, « ceux de 14 » — à envisager le monde à partir de leurs sous-préfectures, voire de leurs chefs-lieux de canton.

⁶ *Diario di uno straniero a Parigi*, Firenze, Vallecchi, 1966. Traduit par Gabrielle Cabrini, Paris, Denoël, 1967.

⁷ *Mamma marcia*, Firenze, Vallecchi, 1959. Traduit par Elsa Bonan, Paris, Denoël, 1960.

C'est précisément pourquoi il est déçu de la France de la fin des années 1940. À ses yeux, elle a perdu son âme après la tragique expérience de la Seconde Guerre mondiale : cette dernière a contribué à brasser les populations européennes, à les rendre semblables. C'est dans cette optique qu'il faut lire ses attaques répétées contre Sartre et l'existentialisme :

La mode des cheveux longs, des visages mal rasés, des ongles sales, des espadrilles, des chandails, du débraillé, est un mimétisme de nature sociale, c'est le moyen que les petits-bourgeois ont inventé, un peu partout en Europe, et dès avant la guerre, pour se confondre le plus possible avec le prolétariat (...).

Les problèmes qui agitent la petite-bourgeoisie française, et la jeunesse en particulier, sont les mêmes qui agitent toute l'Europe. Sartre n'a rien à voir là-dedans (...).

En France (...) on a appelé sartrisme, existentialisme, un phénomène général commun à toute l'Europe et qui n'a rien à voir avec l'existentialisme. La jeunesse, à Moscou, à Kiev, à Berlin, à Varsovie, à Vienne, en Italie, partout, s'habillait déjà comme cela, prenait déjà cette attitude-là avant l'existence de Sartre. Croire (...) que dans l'Europe entière on discute d'existentialisme et de sartrisme, cela est ridicule. Les conférences de Sartre, en Allemagne, en Italie, ont fait rire. En Italie, on discutait d'existentialisme, très sérieusement, bien avant que Sartre, après la Libération, s'emparât du mot et lui donnât un sens à la mode. Personnellement, déjà pendant la guerre, et deux ans avant la libération de la France, j'ai consacré à l'existentialisme un numéro entier de ma revue littéraire *Prospettive* (...) avec la collaboration de Moravia (...) et des meilleurs représentants de l'école de Jaspers et de Heidegger en Italie⁸.

Bref, ce que Malaparte reproche à Sartre, ce n'est pas tant son existentialisme (bien qu'il le taxe d'« existentialisme pour les dames »), puisqu'il prétend s'être lui-même intéressé à la question quelques années auparavant ; ce qu'il lui reproche, c'est de dévoyer à son profit un mouvement européen, et d'entraîner du même coup la jeunesse sur des pistes qui n'ont rien à voir avec ce qu'il estime être l'identité spécifique de la France.

De Péguy à Sorel

⁸ In *Journal d'un étranger à Paris*, *op. cit.*

Entre le baptême du feu de 1914 et son long séjour de la fin des années 1940, Malaparte ne cessa d'entretenir des relations avec la culture française, et notamment avec les milieux intellectuels parisiens. Cette période en pointillé, sa deuxième étape française, commença à partir de la fin des années 1920. Elle correspondit à l'apogée de sa carrière politique, mais aussi à ses premières désillusions. À ce propos il convient de rappeler que, tout en étant à l'origine un partisan convaincu du régime, Malaparte fut toujours considéré comme un enfant terrible. À l'instar de tout pouvoir autoritaire, le pouvoir mussolinien supportait mal les intellectuels qui ne prenaient pas sa défense ouvertement et sans nuances, les notables qui ne se soumettaient pas aveuglément à ses directives. Si d'un côté le fascisme était séduit de voir un sujet aussi fantasque et brillant que lui se ranger dans son camp, de l'autre il regardait d'un mauvais œil ses écarts de tous ordres. Le narcissisme de Malaparte s'accommodait mal de cet état de fait. Ce qui explique sa trajectoire politique en dents de scie. Son heure de gloire, il l'eut en 1929, quand il fut nommé à la direction de *La Stampa* de Turin. Deux ans plus tard, il était arrêté et condamné à la relégation.

Ce rappel d'une partie du parcours fasciste de Suckert n'a pour but que de mettre en évidence cette équivoque fondamentale : à la fois thuriféraire du régime et adversaire d'une fraction de la hiérarchie, homme d'appareil et penseur autonome, Malaparte était certes installé à un poste important, mais en équilibre instable. Il était à la fois dedans et dehors : sensible en tant qu'homme de lettres aux sirènes de *Stracittà*, aux expériences des surréalistes, des dadaïstes et de l'expressionnisme allemand, puis tout à coup favorable au repli autarcique des tenants de *Strapaese* ; partisan en tant qu'homme politique d'une rénovation fasciste de l'Italie, sans jamais négliger cependant les transformations en cours à l'Est, dans la lointaine Union soviétique.

Sa soif de connaître ce qui se passait dans le monde, et surtout en Europe, sa curiosité fébrile, firent de lui un excellent journaliste, un des meilleurs grands reporters de son temps. Tout en se déclarant *archi-italien*⁹, il s'intéressait de près au sort de l'Europe : si cet état d'esprit n'a rien de contradictoire en soi, s'il ne pose pas de problèmes dans un État démocratique, il ne pouvait que paraître suspect aux yeux des autorités italiennes de l'époque.

⁹ *L'Arcitaliano* est le titre d'un de ses recueils de poèmes édités par *La Voce* en 1928.

Entre 1928 et 1933, Malaparte fit donc de fréquents voyages à Paris : c'est là qu'il publia, en 1931, sa *Technique du coup d'État* (l'édition italienne ne paraîtra qu'en 1946) et, en 1932, son *Bonhomme Lénine*¹⁰ (l'édition italienne ne verra le jour qu'en 1962, soit cinq ans après sa mort). Au cours de cette deuxième étape, il se lia d'amitié avec Daniel Halévy. Historien, essayiste, et biographe, celui-ci l'accueillit chez lui chaque fois qu'il fit halte dans la capitale (plus tard, à la fin de son dernier séjour en France, en 1949, il lui prêta sa maison de Jouy-en-Josas). Le nom de Daniel Halévy s'est un peu effacé des mémoires, bien qu'on republie régulièrement certains de ses essais. Son amitié avec Malaparte fut si durable qu'il me paraît nécessaire de reproduire presque intégralement une note biographique le concernant :

Né en 1872 à Paris (...), condisciple de Proust et de Benda au lycée Condorcet, confident de Degas, disciple de Proudhon, et dans une moindre mesure de Georges Sorel, l'affaire Dreyfus et la rencontre avec Péguy sont le grand tournant de sa jeunesse (...). Les *Essais sur le mouvement ouvrier en France* (1909), puis *Les Visites aux paysans du Centre* (1921) témoignent de son intérêt pour la vie ouvrière, et surtout pour la vie rurale avec laquelle il restera en contact jusqu'à sa mort.

Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, du *Journal des Débats*, de la *Revue de Genève*, de la *New Republic*, etc., Daniel Halévy lance en 1921, chez Bernard Grasset, la collection des « Cahiers verts » avec *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Avec le même flair d'éditeur, il publiera *Mesure de la France* de Drieu la Rochelle, ainsi que des œuvres de Paul Morand, Julien Benda, Henry de Montherlant, André Malraux, etc.

C'est comme biographe qu'il conquiert sa réputation littéraire avec *La Vie de Nietzsche* publiée en 1909, et dont l'édition définitive paraîtra en 1944, *La Jeunesse de Proudhon* (1913), *Péguy* (édition définitive en 1944), etc. Non moins importantes sont ses nombreuses études historiques, en particulier *La Fin des notables* (1929) et *La République des Ducs* (1937) qui sont considérées comme des classiques de l'historiographie de la IIIe République, enfin *L'Essai sur l'accélération de l'histoire* (1948).

Daniel Halévy — « l'homme qui a tout vu, tout lu, tout dit », selon Roger Martin du Gard — est mort à Paris en 1962¹¹.

¹⁰ Les deux essais ont été traduits par Juliette Bertrand et publiés chez Grasset. *Tecnica del colpo di stato* et *Lenin buonanima* ont paru à Florence, chez Vallecchi.

¹¹ Note en ouverture du *Nietzsche* de Daniel Halévy, dans l'édition de Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, LGF, 1977 (Hachette, *Pluriel*, 1986).

Cet homme « qui a tout vu, tout lu, tout dit » servit de mentor à Malaparte dans le monde intellectuel parisien lors de sa deuxième étape française ; c'est sans doute par son intermédiaire que l'écrivain toscan devint l'éphémère directeur d'une collection de littérature italienne chez Grasset¹², et qu'il rencontra des auteurs comme Giraudoux, Malraux, Guéhenno, Éluard (dont il traduisit quelques-uns des poèmes). Dans son *Journal d'un étranger à Paris* (qui se situe, rappelons-le, après la Seconde Guerre mondiale), Malaparte indique d'autres noms de personnalités qu'il aurait rencontrées : par exemple François Mauriac, qui lui aurait tenu des propos aigre-doux sur sa conduite passée, Jean Cocteau, Sacha Guitry, ou encore Albert Camus. Peut-être avait-il déjà entrevu certaines de ces personnalités avant la guerre, à l'initiative de Daniel Halévy.

Mais cela n'est sans doute pas le plus important : Malaparte avait assez d'entregent, une personnalité assez installée, une curiosité suffisamment avide pour s'aboucher (ou faire croire qu'il s'était abouché) avec l'ensemble de l'intelligentsia parisienne. Ce qui compte, à mon sens, c'est cette amitié avec Daniel Halévy, qui perdura : au point que le biographe vola au secours de Malaparte après l'échec de *Das Kapital* en janvier 1949. Il écrivit à ce propos un article dans *L'Époque* du 17 février de la même année, dont le titre est en soi un programme : « La cabale contre Malaparte ». Plus tard, lors de la disparition du romancier toscan, en 1957, il rédigea également un article dans *Arts* (le 24 juillet 1957) intitulé : « Le cynique Malaparte était un tendre ».

Il est intéressant de comparer les deux œuvres et les deux carrières : si Halévy n'écrivit ni poésies ni romans, son intérêt pour l'œuvre de Péguy, pour la vie paysanne, trouve une correspondance dans les poèmes de *L'Arcitaliano*, dans des recueils de nouvelles profondément ancrées dans le terroir toscan comme *Sangue*, ou encore dans un roman comme *Maledetti toscani*¹³. L'un et l'autre s'intéressèrent à l'évolution des institutions de leur pays : le plus jeune (Malaparte) en participant directement à la vie politique et en publiant certaines de ses réflexions dans ce domaine, son aîné en écrivant des études historico-politiques. Tous deux furent influencés

¹² La collection, baptisée « Les Auteurs italiens contemporains », ne connut qu'un titre : *Moi, pauvre nègre (Il povero negro)*, de Orio Vergani, adapté de l'italien par Emmanuel Audisio).

¹³ *Sangue* date de 1937, *Maledetti toscani* de 1956. Les deux ouvrages ont été publiés à Florence, chez Vallecchi (traductions françaises par René Novella, *Sang*, Paris, Denoël, 1959 et par Georges Piroué, *Ces Sacrés Toscans*, Paris, Denoël, 1957).

par les idées des penseurs socialistes, et notamment par celles de Georges Sorel (dont les théories, il est vrai, étaient largement répandues en Italie) : aux *Essais sur le mouvement ouvrier* de Daniel Halévy font écho les différents articles de Malaparte sur les grèves internationales et son souci de documentation sur l'Union soviétique. L'Europe passionna également Daniel Halévy, puisque, outre son gros volume sur Nietzsche, il fut l'auteur en 1933 de *Courriers d'Europe*. Enfin, si Halévy ne fut pas romancier, il fut néanmoins, répétons-le, l'éditeur de grands écrivains de son époque.

Il serait à coup sûr erroné d'accorder une importance excessive aux affinités de pensée qui liaient les deux hommes. Malaparte était suffisamment habile pour trouver ses modèles (dans le domaine des idées comme dans le domaine littéraire) où bon lui semblait, et pas seulement dans la bibliothèque de Daniel Halévy. Toutefois, cette amitié ne peut manquer de surprendre. J'y vois pour ma part comme un hommage de Malaparte à ce qu'il aurait souhaité être lui-même en Italie — et que précisément le régime fasciste lui interdit longtemps d'être : un intellectuel *tous azimuts*, ouvert sur l'Europe et néanmoins sensible aux moindres frémissements de sa terre natale. Ce que Daniel Halévy, vivant dans un État démocratique, pouvait entreprendre et réaliser sans contraintes, Malaparte était obligé de le faire en biaisant, en se masquant, en trichant parfois avec la censure, et en publiant certains de ses travaux à Paris.

Diatribes contre la France

En 1925, au moment le plus fort de son élan fasciste, Malaparte fit paraître un essai intitulé *Italia barbara*, qui fut traduit sous le titre *L'Italie contre l'Europe*¹⁴. Dans ce texte, il soutenait notamment que l'Europe était divisée en deux zones : au nord, une zone moderniste et critique, anglo-saxonne et germanique ; au sud, une zone latine et catholique. Dans son découpage de l'Ancien Continent, la France formait une entité à part, un pays bâtard coïncé entre ces deux domaines. Pour lui, l'avenir de l'Italie ne se situait pas dans l'imitation des modèles nordiques, mais au contraire dans l'affirmation de sa latinité et de son catholicisme.

¹⁴ *Italia barbara*, éd. Gobetti. Traduit de l'italien par Melle M.-Y Lenoir, Paris, Félix Alcan, 1927.

Dans sa préface à l'édition française, Benjamin Crémieux relevait que

(...) malgré son nom à consonance étrangère, M. Suckert-Malaparte se dit et se sent profondément toscan.

Disons tout de suite qu'il y a quelque chose de germanique, de nietzschéen, dans l'interprétation que M. Curzio Malaparte nous offre de la doctrine spirituelle du fascisme, notamment dans l'antithèse entre la plèbe italienne et le héros-surhomme qui est à la base de sa théorie. Mais la substance même de sa doctrine dérive (...) de deux idées françaises appliquées d'une façon originale à la psychologie et à l'histoire du peuple italien : l'une, celle de la décadence de l'Europe, résultat de la Réforme, empruntée à Maurras ; l'autre, celle du volontarisme syndicaliste, empruntée à Georges Sorel.

Plus loin, Benjamin Crémieux soulignait que, pour Malaparte,

la France est une nation hybride. « Quand on parle de *Latins*, dit-il, il ne convient pas d'y comprendre les Français, ces parasites triomphants de la latinité, qui ont renié l'origine commune. »

M. Malaparte, on le voit, ne pêche pas par francophilie. Dire que son ouvrage est gallophobe ne serait pourtant pas tout à fait exact. Le mépris de M. Malaparte va à la France des droits de l'homme, à la France libérale et démocratique plus qu'à la France tout court. Son sentiment sur notre pays ne diffère en somme pas beaucoup de celui d'un Maurras ou d'un Sorel, ses maîtres.

L'évolution des sentiments de Malaparte à l'égard de la France a de quoi étonner : neuf ans après son engagement dans la Légion garibaldienne, désormais animé par un idéal fasciste, le voilà qui traite ce pays de nation hybride, de « parasite de la latinité » contaminé par la modernité et le parlementarisme. Quelques années après cette diatribe, on le retrouve fréquemment à Paris, où il rencontre certaines des figures de renom de l'intelligentsia française ; après la Seconde Guerre mondiale, installé durablement de ce côté-ci des Alpes, il n'en finit pas de vitupérer contre Sartre et la jeunesse française indigne de ses aînés.

Que lui reproche-t-il, à la France, et surtout, quel est le moteur de ses transports d'attirance et de dégoût mêlés ?

Je crois qu'il est difficile de dissocier ses sentiments envers cette nation (et peut-être même, ses sentiments en général) de sa destinée familiale. Au fond, Malaparte était un déraciné, ou plutôt un *non-enraciné*. Je ne suis d'ailleurs pas loin de penser que ses impulsions

francophiles de 1914 peuvent être lues comme des impulsions germanophobes (n'oublions pas que son père était saxon). Au bout du compte, Malaparte semble avoir passé sa vie à chercher une identité. Or, l'identité française est (ou était) séduisante, dans la mesure où elle se nourrit (ou se nourrissait) de l'apport d'autres cultures. Lorsqu'il se sent étranger dans son propre pays (en 1914, en partie à la fin des années 1920 et au début des années 1930, en 1947), Malaparte est attiré par cette identité-là. Mais aussitôt qu'il cherche à fixer son identité italienne (par exemple en 1925), il vomit la bâtardise française. Et plus tard, quand il s'installe longuement à Paris (n'avait-il pas le secret espoir de s'y installer définitivement ?), il en vient rapidement, comme beaucoup d'émigrés de fraîche date animés d'un désir d'assimilation, à rejeter ce qui nuit à sa représentation de la spécificité du pays d'accueil.

C'est précisément là, à mon sens, que se situe pour Malaparte l'attrait contrasté de la France. Entre deux périodes fastes où il exaltait, de façon paroxystique, son *archi-italianité*, il tournait ses regards vers une terre où la question des racines ne posait apparemment pas de problème.

Quant à savoir si son modèle français était celui de Péguy ou celui de Maurras, c'est chose difficile à préciser. Cela dut dépendre des époques, de ses époques. Quoiqu'il en soit, les deux écrivains avaient en commun le souci d'exalter l'identité nationale : ce qui devait ravir l'*hybride* Suckert-Malaparte, né sur le sol toscan, mais de sang allemand et lombard¹⁵, de même que l'exaspérait au plus haut point ce qui dénaturait sa représentation de la France : l'influence nordique et anglo-saxonne, l'existentialisme, qu'il soit d'importation ou non.

Rejet

Sa volonté d'assimilation le poussa, à la fin des années 1940, à écrire certains de ses textes en français. Ce fut le cas de *Das Kapital*¹⁶ qui, on l'a dit, se solda par un cuisant échec (alors que *Du côté de chez Proust*, créé l'année précédente — en 1948 — au théâtre de la Michodière, avait reçu un accueil moins défavorable de la critique). Après quelques succès retentissants « Paris l'avait lâché », comme

¹⁵ Cf. à ce propos Alain Sarrabayrouse, *Le Terroir et le sang*, introduction au recueil de nouvelles *Sang*, Paris, GF-Flammarion, 1992.

¹⁶ Doit insister sur l'étrangeté d'un titre emprunté à la langue paternelle, pour cette pièce rédigée en français ?

l'écrit son ami Orfeo Tamburi dans *Malaparte à contre-jour*¹⁷. Le même Orfeo Tamburi ajoute qu'à Jouy, où il habitait alors,

Malaparte consacrait toute sa matinée à sa toilette (...). Quand — tout arrive — il avait fini de s'habiller, il descendait jusqu'à la grille de la villa et à la boîte aux lettres... mais il n'y avait presque jamais rien, pas la moindre lettre de Paris ! J'avais été le témoin, moi, de ses grands moments de bonheur, quand il était la coqueluche de Paris (...) Et maintenant, pas la moindre missive, des mois et des mois que personne ne lui écrivait plus, fût-ce pour l'insulter...

On assistait à un rejet. Aux diatribes antifrançaises de 1925 répondaient, avec des années de retard, les propos acerbes ou fielleux d'un Mauriac, d'un Fouchet ou encore d'un Barjavel. Pis, l'indifférence générale le menaçait. Il ne restait plus au déraciné qu'à refaire ses valises. Le charme était rompu : mais en réalité, était-ce d'une si grande importance, dans la mesure où la France de 1949 ne correspondait plus à l'idée que Malaparte s'était faite d'elle ?

Alain SARRABAYROUSE

¹⁷ Paris, Denoël, 1979.